Jean-Philippe Thiellay

Meyerbeer



ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

BELLINI, Actes Sud, 2013 (avec Jean Thiellay).
ROSSINI, Actes Sud, 2012 (avec Jean Thiellay).

Photographie de couverture : Portrait de Meyerbeer par Nadar
© Pictorial Press Ltd / Alamy Stock Photo, 2018

© ACTES SUD, 2018
ISBN 978-2-330-10878-6

JEAN-PHILIPPE THIELLAY

Meyerbeer

ACTES SUD

À mes parents, Jean et Anne-Marie,
qui m'ont ouvert les portes du monde
de l'opéra.

INTRODUCTION

Il a dominé la scène lyrique internationale pendant plusieurs décennies ; ses œuvres ont été données partout, en France jusque dans les plus petits théâtres de région, dans les provinces allemandes, outre-Manche et même outre-Atlantique ; il a parcouru l'Europe pour les créations et les reprises ; il a fréquenté les têtes couronnées, de Frédéric-Guillaume IV à la reine Victoria et Napoléon III, mais aussi les artistes, les savants et les intellectuels les plus en vue de son temps, tels George Sand, Victor Hugo, Alexandre Dumas, Heinrich Heine, Franz Liszt, Alexander von Humboldt, entre tant d'autres ; successeur de Rossini à Paris, il a été vénéré par Wagner puis, de son vivant comme *post mortem*, victime de l'antisémitisme ; il a parfaitement compris les attentes de la société européenne du milieu du XIX^e^ siècle et inventé un genre d'opéra à part entière.

Et puis Meyerbeer a disparu, corps et biens.

Parmi la quinzaine d'opéras qu'il a créés, en Allemagne, en Italie et surtout en France, quel

mélomane est capable de citer ne serait-ce que deux ou trois titres ? Quels artistes lyriques investissent dans l'apprentissage de rôles aussi exigeants, alors que peu de théâtres les programment ? Quels metteurs en scène s'intéressent à des intrigues qui ont parfois mal vieilli ? Pour quelques *Huguenots*, *Prophète* ou *Africaine*, combien de *Crociato in Egitto* ou d'*Étoile du Nord* ?

Le contraste est frappant entre le succès immense pendant sa vie de compositeur et la disgrâce rapide dès la fin du XIX^e^, plus encore que pour les autres compositeurs belcantistes ou préromantiques, Rossini en tête. De ce dernier, on a toujours plus ou moins donné le troisième acte de *Guillaume Tell*, *La Cenerentola* et *Le Barbier de Séville*. Mais pour Meyerbeer, la traversée du désert aura duré…

Pourtant, après une formation allemande très solide, Meyerbeer a élargi son registre et s'est donné les moyens de parler au plus grand nombre. Comme Heinrich Heine le dit avec ses mots bien choisis, Meyerbeer a quitté le "berlinisme froid, humide, rationnellement spirituel et incolore*", pour l'Italie puis la France où, avec ses grands opéras, il capte l'esprit du temps – la monarchie de Juillet avant le Second Empire – et prépare le terrain pour Verdi, Wagner, le vérisme. Il crée de la musique et des opéras

* Heinrich Heine, *De tout un peu*, Michel-Lévy frères, Paris, 1867, p. 276.

allemands, puis des œuvres de pur bel canto, avant ses grandes fresques historiques et quelques opéras-comiques. Né trois mois avant la mort de Mozart, disparu quelques jours avant la naissance de Richard Strauss, Meyerbeer s'est nourri du rossinisme avant de forger son propre style. Inventeur d'un genre lyrique, il a contredit en actes la formule de Robert Schumann, jaloux et frustré de son succès, qui l'a qualifié de compositeur d'une "haute non-originalité*". Star du XIXe siècle, il a incarné une époque et organisé son succès avec soin, non pour gagner de l'argent mais pour inscrire son nom dans l'histoire de la musique.

Lorsqu'il y arrive en 1825, Paris attirait tous les regards et les aspirations des ambitieux, par le nombre de ses théâtres et la concentration de talents. Meyerbeer a aimé la capitale française où il a donné sa tétralogie à lui. Pour un juif allemand, trouver sa place n'a pas été si facile ; surtout, dès la fin du XIXe siècle, Meyerbeer a disparu de l'imaginaire lyrique collectif, des attentes du public et même des villes qui, par germanophobie, n'ont pas hésité à débaptiser les rues à son nom. Trop italien et trop peu prussien pour les Berlinois, trop allemand pour les Parisiens, trop juif pour les antisémites, Meyerbeer a constitué une cible de choix. Sans doute,

* Robert Schumann, *Neue Zeitschrift für Musik*, 5 septembre 1837.

aussi, son œuvre comporte-t-elle des faiblesses rédhibitoires. Des livrets très longs et riches en invraisemblances ont aussi contribué à enterrer les œuvres de Meyerbeer. Un siècle et demi après sa mort, il n'a pas bénéficié d'un mouvement comme la "Rossini Renaissance".

La bibliographie consacrée à Meyerbeer est des plus légères, surtout en français. Il aura fallu l'opiniâtreté de quelques chercheurs pour que sa correspondance et son journal soient édités, en allemand, chantier de plusieurs décennies. Le sort de ces archives résume à lui seul les tribulations du compositeur : d'abord, Meyerbeer lui-même avait interdit par testament que ses écrits soient accessibles au public. Sa veuve, Minna, a récupéré une grande quantité de textes et de compositions ; sa plus jeune fille, Cornelie Richter, a confié ce trésor à une communauté religieuse, avant qu'il ne parvienne à la Bibliothèque royale de Berlin en 1915. Sous le nazisme, les documents ont été cachés ici et là, et une partie a été retrouvée à la bibliothèque Jagellonne à Cracovie. Une autre a été achetée par les institutions berlinoises lors d'une vente aux enchères à Londres en 1987, avec l'appui de la loterie locale. Son petit-fils Hans Richter a accepté d'ouvrir les archives familiales au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, en méconnaissance des dispositions testamentaires de son aïeul. Aujourd'hui encore, de nombreuses partitions restent introuvables. On doit à quelques

historiens de la musique et musicologues – deux couples, curieusement – les seuls documents de travail existants. Heinz Becker, professeur de musicologie à l'université de la Ruhr, et son épouse Gudrun ont travaillé à partir de 1952 à l'édition des archives de Meyerbeer. Puis ce sont Sieghart Döhring et Sabine Henze-Döhring qui ont pris le relais, jusqu'au dernier volume publié en 2006. La correspondance a été traduite en anglais et Robert Ignatius Letellier, professeur à l'université de Cambridge, a, par ses publications, contribué à améliorer la connaissance de l'œuvre de Meyerbeer.

La correspondance, pour l'essentiel en allemand mais avec de nombreuses lettres en français, en anglais et en italien, est une source d'informations formidable et incomparable avec celles dont on dispose pour d'autres compositeurs du milieu du XIX^e^ siècle. Le journal, quasi quotidien, est un document majeur sur la vie musicale du XIX^e^ siècle. Jour après jour, Meyerbeer y consigne ses activités, ses rencontres, son carnet d'adresses, certaines informations relatives à ses affaires, ses impressions et ses jugements sur les spectacles qu'il voit et les partitions qu'il lit. Ces milliers de pages permettent de brosser le portrait d'un honnête homme, engagé pour la liberté et la tolérance, dans la lignée d'un Moses Mendelssohn et d'un Lessing, à la vie rangée et ordonnée comme une partition piano-chant, travailleur inlassable, perfectionniste passionné par son métier.

Le parcours de Meyerbeer fait aussi de lui un passeur entre la France et l'Allemagne et, au-delà, le premier compositeur véritablement européen, qui a construit sa formation et son parcours à l'échelle du continent. "L'Europe était son Bayreuth", pour reprendre la formule du critique musical Eduard Hanslick en 1891. Juif berlinois attaché à ses origines, il a vécu des années cruciales en Italie pour apprendre son Rossini et la vocalité, avant de conquérir Paris. Meyerbeer a passé sa vie entre ces trois pays, sans négliger des séjours ponctuels à Londres et Vienne.

Au rythme de ses pérégrinations, Meyerbeer a eu trois prénoms : Jakob, Giacomo et Jacques. Mieux que la seule chronologie, ils donnent trois clés de lecture de sa vie et de sa carrière.

I

JAKOB
(1791-1864)

Malgré la multiplication des noms de naissance, choisis en hommage aux aïeux, et l'imbroglio sur le nom même de Meyerbeer, il reste que le premier de ses prénoms est Jakob, manifestation de l'attachement familial aux racines juives berlinoises.

BERLINOIS, JUIF ÉCLAIRÉ ET RICHE

Lorsque Jakob naît dans la banlieue de la capitale prussienne, le 5 septembre 1791, Berlin est une ville d'environ cent cinquante mille habitants, l'une des plus grandes de l'Empire. Dans les premières années du XIX^e^ siècle, après l'occupation napoléonienne, Berlin connaît une croissance rapide, du fait de la fusion territoriale avec les villes alentour, de la force militaire prussienne et des débuts de la croissance économique. La vie intellectuelle y est riche, en particulier grâce à Frédéric I^er^ et Sophie-Charlotte, qui ont fondé l'Académie des arts en 1696. Frédéric II, roi musicien,

qui meurt cinq ans avant la naissance de Meyerbeer, aménage Unter den Linden, la grande avenue autour de laquelle se construit le Berlin moderne avec le nouvel Opéra (1742) et l'université Humboldt (1809). Les journaux d'opinion se développent et, grâce à une remarquable concentration de grands esprits, Berlin est surnommé "l'Athènes de la Spree". Quelques années plus tard, les créations de l'architecte Karl Friedrich Schinkel contribuent à donner à la ville un formidable éclat avec notamment la Neue Wache (1816) et le Konzerthaus sur le Gendarmenmarkt (1821).

Le mélange des traditions protestantes (les huguenots, déjà), de l'ouverture de Frédéric II, plus par indifférence que par conviction au demeurant, et de l'occupation napoléonienne a permis de poser quelques jalons libéraux, en particulier en faveur de la communauté juive.

C'est dans ce contexte de libéralisme que Jakob Liebmann Meyer Beer se déclare à la police, dans les six mois de la promulgation de l'édit de 1812, et devient citoyen, à l'âge de vingt et un ans, avec son nom définitif, Meyerbeer, reconnu par l'administration en 1822. Un mot sur cette sombre histoire patronymique. L'historien de la musique Arthur Pougin avance, dès 1864, l'hypothèse d'un héritage qui aurait été conditionné par ce changement de nom*.

* Arthur Pougin, *Meyerbeer, notes biographiques*, J. Tresse, Paris, 1864.

Aucun document ne permet de valider cette thèse. Plus fantaisiste encore, pour Eugène de Mirecourt, "Liebmann" aurait été supprimé car, en français, la traduction aurait donné "ours philanthrope*" ! En réalité, dès 1810, l'adjonction de son troisième prénom, Meyer, que l'on trouve également dans le nom de sa mère, Amalia Liebmann Meyer Wulff, au nom de son père, Beer, fait sens, sans qu'il soit besoin d'aller chercher plus loin. Quant au prénom Jakob, il l'utilise dans ses déclarations administratives à partir de 1819… avant que Giacomo le supplante après son séjour italien.

La famille, installée à Berlin depuis un siècle environ, est une des plus riches de la ville, grâce à une activité principale dans le commerce du sucre conduite par le père, Juda Jakob Herz Beer (1769-1825), qui prête également de l'argent ici et là. Beer était considéré autour de 1815 comme le plus riche habitant de Berlin. Du côté d'Amalia Beer (1767-1854) également, il y a du bien et le grand-père maternel, fournisseur des troupes prussiennes en fourrage et directeur de la loterie royale de Frédéric-Guillaume III, était surnommé "le Crésus de Berlin".

Amalia, que Jakob appelle "Nonne", à l'italienne, est une femme hors norme, ouverte, charmante, rayonnante. Un portrait de Johann

* Eugène de Mirecourt, *Meyerbeer*, J.-P. Roret, Paris, 1854.

Carl Kretschmar, en tenue Empire, met en valeur ses très grands yeux. Elle occupe pendant toute la vie de Meyerbeer une place extrêmement importante. La correspondance entre eux est d'une rare intensité. Pendant la formation du jeune homme puis ses voyages, Amalia joue le rôle d'ange gardien et d'agent informateur ; elle lui raconte la vie de la cour, défend ses compositions, échange avec lui les coupures de presse. Il lui fait une pleine confiance, lui demande souvent d'intervenir auprès de l'administration prussienne, ce qu'elle fait manifestement avec plaisir. Jakob ne manque jamais son anniversaire… au moins par voie épistolaire. Année après année, on retrouve les mêmes formules qu'il reproduit, sans doute inconsciemment, presque mot pour mot : "Tu es l'ange protecteur, le bon génie de notre famille, Nonne bien-aimée ; aussi longtemps que le Tout-Puissant te garde auprès de nous, je suis fermement convaincu que cela ira bien pour notre famille*."

* Lettre du 5 février 1847. Sauf mention contraire, les citations sont extraites de la correspondance de Meyerbeer, *Briefwechsel und Tagebücher*, Walter de Gruyter & Co, Berlin, 8 vol., 1960-2006. Les traductions du texte original allemand, italien ou anglais sont de l'auteur. Les textes écrits par Meyerbeer en français ont été conservés, y compris avec les incorrections grammaticales. Les traductions de citations d'ouvrages publiés en allemand sont également de l'auteur, sauf autre indication.